

XYZ. La revue de la nouvelle



Des cartes postales

Hugues Corriveau

Number 108, Winter 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65512ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Corriveau, H. (2011). Des cartes postales. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (108), 25-38.

Des cartes postales ¹

Hugues Corriveau

1. De Perpignan

C E MATIN, ouvrant ma boîte aux lettres, j'ai eu un tremblement. La carte postale venait de nouveau de Perpignan. Que pouvait-il bien se passer là-bas ? Aucun sens, cette sédentarité que présupposait l'envoi répété des cartes en provenance de cette même ville. Je la tiens toujours dans mes mains, questionne le texte insignifiant : « *Il fait beau à pleurer. C'est du sucre jaune partout tellement le soleil granule le sable de la plage. Des problèmes de bagnole m'ont obligé à faire installer la climatisation. Remarque que c'est cher pour une voiture louée. T'écrit de Bilbao. Je t'embrasse. N.* » Six cartes de Perpignan ! Six ! Comme si Norbert avait demandé à quelqu'un de les poster périodiquement pour lui, afin, peut-être, d'effacer toute trace de son voyage, pour se perdre dans quelque contrée inconnue. Pourquoi ne se trouverait-il pas maintenant en Abyssinie, si cela se pouvait ? Enfin... Norbert est parti pour un séjour de plus de trois mois, et voilà qu'il ne bougerait plus d'un lieu perdu. Je sais bien qu'il a une passion particulière pour le cassoulet de Castelnaudary... mais il est à Perpignan ! Je sais qu'il fait une fixation sur la grotte de Lascaux... mais il est à Perpignan ! Et Norbert qui déteste les jeux de boules ! Relisant la carte, je me rends compte de ma méprise, qu'il ne peut pas être question de Perpignan puisqu'il n'y a pas de plage à Perpignan, que le sable est tout au plus dans les champs autour de Perpignan. Alors là, vraiment, il me monte un bateau. Il n'y a pas de doute. Je me dis que non, que les gens qui envoient des cartes postales sont soit des sadiques, soit des malotrus qui cherchent à inquiéter les sédentaires constipés qui ne savent rien faire d'autre que d'attendre lâchement le courrier.

1. « Des cartes postales » sont la suite d'une série de nouvelles parue sous le titre de « Dix courts désespoirs » dans *XYZ. La revue de la nouvelle*, n° 72, hiver 2002.

2. Photos sans personne

De plus en plus impatiente, elle fait tourner le carrousel. Cette manie de mettre toujours des personnages dans les cartes postales, se dit-elle, quand ce ne sont pas des chats ou des oiseaux ! Non, mais qu'est-ce que c'est que cette manière de combler la vie ! Elle au moins, quand elle prend ses propres photos, elle persévère longtemps s'il le faut, elle fait le vide, elle le désire, elle l'attend. C'est toujours pareil. Combien de pellicules gâchées ! Tout à coup, elle se souvient, dans une rue enfin déserte, elle s'apprêtait à photographier une jolie petite église charmante et champêtre quand, surgissant de derrière une des grandes portes, une vieille femme au ton gris, à la robe usée, est apparue. Qu'est-ce qui lui prenait à celle-là d'ainsi venir gâcher le désert souverain des lieux ! De même, sur chacune des cartes qu'elle tripote présentement, tripatouille, trifouille, et quoi encore, toujours des gens photographiés, soit allongés dans l'herbe, soit passant avec leur cabas. Ce qu'elle veut, ce sont des paysages, des rues, des parcs avec « personne dessus ». Elle ne supporte pas les gens. Quand elle voyage, elle évite les cafés bondés, les restaurants à la mode. Si elle voit un boui-boui, elle s'y arrête, si elle remarque une salle de restaurant vide, avec un garçon (un seul de préférence) oisif, elle y entre, bien qu'elle sache alors qu'elle y mangera mal ; au moins, elle y mangera seule et tranquille. Elle voyage pour voir des pierres, de vieilles pierres surtout, avec une histoire qu'elle peut lire dans les guides, mais jamais pour fréquenter les gens de la place. Alors, quand il est question d'envoyer des nouvelles à ses rares amis laissés derrière, elle ne veut rien d'autre que des paysages dont le vide absolu va leur servir de miroir, va refléter leur désœuvrement. Ainsi, elle fait tourner désespérément encore ce carrousel d'où s'échappent des images de tout un peuple animé et fuyant.

3. En voyage de nocés

Il fallait que ce ne soit pas cher. Pas de robe qui coûte la peau des fesses, pas de buffet chic, pas de photographe professionnel non plus... Tout devait être d'une redoutable simplicité, pour ne pas dire frugal et champêtre. À quoi pouvait bien servir de nourrir la parentèle et les pique-assiettes, même s'ils étaient des amis ! Bref, le voyage de nocés devait, comme tout le reste, coûter le moins, durer le moins longtemps possible (pas question de brûler l'argent pour rien). Ça faisait tout de même quinze ans qu'ils se connaissaient, alors pourquoi abuser du pain bénit ? Donc, ils sont allés à quelque deux cents kilomètres de chez eux, au bord d'un petit lac paisible et reconnu pour ses aubaines hors saison. Et là, voilà qu'elle lui dit : « Roger, il faudrait bien envoyer quelques cartes postales aux amis. » Son dernier bout de rôti brûlée lui est resté dans la gorge. « Ma belle Solange, des cartes postales ! Ai-je bien entendu, chérie ? » Et elle d'opiner du bonnet en signe de confirmation de son audace. « En as-tu vu ici ? » lui dit-il, étouffé par les graines de pain sec qui lui chatouillent la glotte. Elle fait non de la tête, un peu embarrassée. Il lui répond dare-dare : « Alors il faudra en trouver des pas chères, des semblables à celles qu'on vend parfois, en accordéon, avec des photos qui montrent bien où nous sommes. » Mais il n'est pas tout à fait convaincu de pouvoir découvrir une boutique qui en vende. Et ils partent en voiture. Font bien deux cents kilomètres, tournent en rond. Cela le met en rogne. Il éructe : « On a bien dû dépenser vingt dollars d'essence depuis le temps. » Et là, à côté d'une église, dans un kiosque touristique, ils tombent en extase, ni plus ni moins. Ils tiennent l'accordéon de cartes postales qu'ils convoitaient tant. Cinq dollars pour vingt-cinq ! « C'est cher », il dit, « c'est cher et c'est trop. Nous n'avons pas vingt-cinq amis. Mais ça ne fait rien. Nous reviendrons l'année prochaine, elles pourront nous servir. »

4. Il nous a menti à tous

Tous, nous lui avons fait promettre : « Tu nous enverras des cartes. » « Promis. De chaque ville que j'aimerai », voilà ce qu'il avait répondu. Et depuis son départ, le silence. Le grand silence chaque matin. Tellement vide, le casier postal, que j'ai parfois le goût de m'envoyer des lettres. J'ai téléphoné à Bernard, à Norbert, à Benoît, à Justine, aux autres aussi, et rien. « Ce n'est pas possible. Vraiment rien ? » Bon, c'est à croire qu'ils ont tous décidé de me mentir. Mais je ne comprends pas pourquoi. J'en conclus qu'Arthur s'est ainsi résolu à mettre fin à notre relation amicale qui dure depuis près de trente ans. Mais quoi ! Il faut comprendre ! Ne pas donner de nouvelles ainsi, c'est plus qu'une insulte, c'est de la désobéissance, de l'agression pure et simple ! Il sait fort bien dans quel état je suis, combien je suis tourmenté, abasourdi, terrifié même à l'idée qu'il ait pu lui arriver malheur. Ce n'est pas que je lui souhaite quoi que ce soit de mal, mais tout de même, il faut comprendre à la fin que ce ne sont pas des manières. Je lui donne encore quelques jours, et puis je marque un trait, je coupe les ponts, je ne lui parle plus. C'est dit. Voilà, il l'aura bien cherché. Ce matin non plus, il n'y avait rien. Il avait bien dit : « De toutes les villes. » Et là, rien. À croire qu'il est resté à la campagne et qu'il n'y trouve pas de cartes. À croire qu'il n'est jamais parti à la fin. À croire que ses photos seront truquées en revenant. Mais là, je n'en ai rien à foutre, dans la mesure où je ne lui parle plus. C'est dit. Des cartes, ce sont des cartes, et l'amitié a des devoirs. Là, il dépasse les bornes. Alors, la borne, c'est la rupture. Ce matin non plus, il n'y avait rien. Demain non plus, il n'y aura rien. Je le sais bien. Il ne veut plus entendre parler de nous. Il est parti en voyage pour ne plus avoir affaire à aucun d'entre nous. Sa promesse, du vent. Voilà. C'est terminé.

5. Le ballon blanc voyageur

Ce matin, Marie se lève chiffonnée et, regardant par la grande vitrine du salon pour voir s'il ne va pas neiger, elle aperçoit un ballon blanc retenu par des ficelles à l'un des sapins devant chez elle. Le plus étrange, c'est le petit sac plastique qui remplace la nacelle. Intriguée, elle sort et tend les mains, juste au moment où le ballon reprend son envol, lui laissant le sac et ce qu'il contient comme un cadeau surprise. Avec précaution, elle l'ouvre et y découvre une carte postale. Elle vient de New York et s'est rendue miraculeusement jusqu'à Saint-Mathias-sur-le-Richelieu, dérivant, portée par les vents, en un périple improbable. Les enfants d'une école primaire ont là-bas lancé des ballons lors de la fête organisée en l'honneur d'un professeur qui prenait sa retraite. L'idée du voyage leur est apparue magique. D'abord, en capitales, une courte phrase explique le contexte dans lequel ont été lancées ces cartes, puis en grosses lettres calligraphiées suit le message si simple de l'enfant. Marie en tremble un peu : « Renvoie-moi chez moi, Mary me donnera à monsieur le professeur. » C'est signé « Mary. » Le professeur a signé son nom sous celui de l'enfant. Sur la carte, on voit une petite fille tout en coton rose avec de grandes nattes de corde à linge. Il n'y a pas de timbre sur la carte. Marie y voit le signe de l'espoir immense des enfants de New York de voir leur carte traverser l'océan, imaginant quelqu'un de France ou d'Italie coller un timbre de leur pays pour la leur renvoyer. Marie choisit deux timbres reproduisant des tulipes jaune et rouge pour que le champ de fleurs accompagne la petite fille de coton rose. Elle la glisse dans une enveloppe après avoir elle-même écrit un mot en l'honneur du professeur à la retraite tout en saluant Mary, la remerciant de cette magie précieuse en cette journée de première neige.

6. À Trouville

Il n'achète que des cartes postales représentant des tempêtes infernales, des trombes d'eau, des ouragans maritimes à faire chavirer les bateaux les plus blancs. Il faut dire qu'en Normandie, vraiment, il y a de quoi assouvir sa passion. « Au bord de la mer, quand il pleut, ça fait beaucoup d'eau », répète-t-il souvent. Là, depuis des jours et des jours, ce n'est que cra-chins mauvais, que frissons et tremblements. Il vient de poster cinq fronts de mer en furie, et le sentiment latent contenu dans ce dernier mot le gagne peu à peu. Il se met à ronchonner, à maugréer contre les mouettes rieuses dont le cri l'exaspère. Il court au bar-tabac, il achète encore et encore des tempêtes et des tourbillons marins. Et il éclate. Il écrit comme un forcené. À chacun, à chacune, c'est la même imprécation, à savoir qu'il n'en peut plus, qu'il ne veut plus leur écrire, qu'il ne veut plus leur dire à quel point c'est moche, c'est mouillé, à quel point il est transi, foudroyé par la grippe, par une colère insidieuse qui le gagne, et il les envoie tous et toutes aux gémonies. Non, la Normandie n'est rien d'autre qu'un déluge sonore, plein d'oiseaux criards, de plaies et de transatlantiques à chaque vague emportés vers les bas-fonds. Et il se calme, et il relit lentement chacun des messages à ses amis adressés. Et il rit, il n'en peut plus de rire, les larmes s'ajoutent aux coulées d'eau de pluie qui le liquéfient. Et il poste le tout, se disant qu'ils aillent au diable, puisque tous ceux-là, les planqués, les plagistes des petites rivières, n'ont pas le courage d'affronter les vagues et les ressacs, n'ont pas le courage de gâcher leurs vacances, juste pour savoir ce que ça fait que d'être au bout de soi-même, tout entier happé par des images au dos desquelles on cherche à être gentil et insignifiant. Lui, il n'en a que faire de tous ces efflanqués de bord de piscine qui ne savent que brûler, enduits de crème, enfumés par leur hibachi.

7. Les animaux domestiques

Elle n'aime pas vraiment les êtres humains. Quand elle voyage, c'est à son chat Minou qu'elle pense, en pension chez des amis. Elle craint que Minou refuse de la reconnaître à son retour de voyage, ou de quitter Bouboule, la chatte amie. Enfin, l'angoisse est telle qu'à Paris, par exemple, elle est toujours au Louvre, dans la section des antiquités égyptiennes, à admirer les si beaux chats sculptés. Quoi qu'il en soit, elle n'envoie de cartes postales qu'aux animaux domestiques de ses amis. Elle cherche les bêtes les plus drôles ou les mieux photographiées. Son cœur n'a fait qu'un tour le jour où elle a trouvé cette carte représentant un clone de son beau Minou. Elle la lui avait envoyée bien à l'abri dans une enveloppe dont l'intérieur parfumé cachait une feuille de soie mordorée. Parfois, c'est le lapereau joli, le cochon gentil, le colibri qui la comblent. Un peu enfant, qu'elle est ; mais quand ses mains s'emparent de ces merveilles, l'âme lui fond littéralement. Et un sourd plaisir sadique la gagne en même temps de savoir la colère refoulée de tous ses amis qui n'ont jamais de nouvelles d'elle quand elle est à l'étranger. Tout au plus peuvent-ils deviner entre les lignes insignifiantes qu'elle adresse à leur animal que parfois il fait beau, que parfois pas. Mais de là à saisir l'état d'âme qui la maintient en vie ce jour-là, alors non, pas moyen. Elle ne voyage jamais qu'en dépression, que très malade, comme s'il lui fallait déplacer sa neurasthénie au bout du monde pour se mettre à rêver mieux à l'ineffable affection que lui portent ses animaux domestiques. Aussi, assise à une terrasse, n'est-ce jamais que le sol qu'elle regarde et scrute dans le but évident de découvrir entre les pieds des gens soit un chien, soit un chat et, qui sait, un goret tout rose. Dans son sac, une heure avant de commencer à les écrire, elle palpe, ainsi que du cuir ou une nouvelle peau, les cartes du bestiaire qu'elle vient d'acheter.

8. La postière

La postière, une indiscreète de première, lit tout ce qu'elle peut avant de mettre le courrier dans les casiers. Surtout les cartes postales. Comment faire autrement dans ce trou perdu d'à peine trois mille âmes (et l'été seulement encore !), elle qui n'est jamais allée plus loin que Saint-Gérard ; peut-être bien une fois à Pohénégamook, mais elle était si jeune. Quand arrive au bureau de poste une carte postale de quelque endroit que ce soit, le cœur lui palpite comme si l'objet était à elle adressé. Un désir irrépissable de la lire, de la toucher, de regarder les moindres détails de l'image la gagne, la retarde dans son travail, capte son attention en une obsession rêveuse qui la mène au bout du monde. Combien de fois ne s'est-elle pas dit que la réception ou non d'une carte venue de pays si lointains était bien aléatoire ! Combien de gens ne rencontrait-elle pas qui se plaignaient de n'avoir jamais reçu ce si beau chameau du Maroc qu'on avait promis d'envoyer, ou ce si mignon kangourou qui n'avait jamais sauté jusque dans leur boîte ! Bref, une de plus, une de moins, voilà ce qu'elle s'était mise à se répéter en secret pour excuser ses rapt de plus en plus fréquents. Aujourd'hui, elle s'empare de l'irrésistible mas provençal perdu dans les coquelicots, s'en retourne chez elle, l'âme un peu brouillée, telle une vraie voleuse. Elle va dans son sous-sol aménagé, et allume. La féerie de couleurs ramène la vie au fond de ses yeux, une immense joie universelle envahit le lieu dès qu'illuminé. Partout sur les murs, depuis plus de dix ans, elle a punaisé, carte après carte, son rêve d'évasion. Et quand un jour, il y a bien trois ans maintenant, sa meilleure amie lui a proposé de l'accompagner en Europe pour un voyage fabuleux et organisé, jamais elle ne s'est résolue à quitter ses images trop belles, persuadée que le monde ne serait jamais aussi fascinant que là, sur ses murs.

9. Le puzzle

Son père aime les puzzles. Mais oui, il en faut, se dit-il. Et voilà que, sur la place Saint-Pierre à Rome, on vend des cartes-puzzles ! Sur le tourniquet, une cathédrale Saint-Pierre-de-Rome en morceaux, visible dans son sac plastique, étrangement morcelée, découpée en petites pièces formidables. Il devine le plaisir que son père aura à recevoir l'objet, à prendre son temps pour reconstituer l'image afin de lire le texte que son fils lui aura envoyé. Donc, il l'achète, s'assoit à une terrasse, l'extrait, retourne l'objet côté verso et il essaie, tout en maugréant, d'écrire entre les pièces le message filial qu'il veut lui faire parvenir. Il se sent l'âme haute mais la patience fragile. Tout cela gondole, rabote, se brise, casse l'élan de l'écriture. Un bout de mot ici sur le bouton rond encastré dans la pièce voisine, l'autre bout du mot plus loin fracture en un hoquet discontinu le sentiment. Ici le « a », ailleurs le « mour » ; un premier « pa » à gauche, un second « pa » à droite ; ainsi de suite, un « mo » puis le « ment » ; sur le morceau du haut à droite le « trans », sur le morceau du bas à gauche le « mets » ! Comment reconnaître alors les mots « amour », « papa », « moment » ou « transmets » ? En sueur, les nerfs mis à rude épreuve, le voici détachant chaque pièce, mettant le puzzle en un tas informe, prêt à être reconstitué : or, l'enveloppe est plate, non pas matelassée mais délicate, non prévue pour recevoir cela, cette image fragmentée qu'il faut reconstituer si on désire lire le message sous elle inscrit ! Une petite boîte peut-être ? Quelque chose qui soit prêt à être posté ? Mais rien autour ! Qu'un soleil effroyable qui écrase Rome. La missive cassée entre les mains, un sentiment de grand malheur le gagne, comme si Saint-Pierre-de-Rome allait aussi se briser en morceaux telle la carte postale-puzzle entre ses doigts.

10. Bien en retard

Enfin chez lui, enfin de retour ! Il défait ses bagages. Prend une douche. Lave et repasse, mange aussi. Il ne veut rien d'autre que se remettre dans sa petite vie, ses petites manies. Il fait beau, il est bien. Mais quelque chose au fond de lui-même, une sorte de vieille angoisse, le taraude, lui dit et re-dit que son voyage n'est pas terminé. Elles sont sur la table, elles le narguent. Cent vingt-deux cartes postales qu'il se devra de regarder de plus près dans les prochaines heures ! C'est pareil chaque fois, loin de chez lui, passant devant un carrousel de cartes, un remords insidieux l'oblige à s'arrêter, le met en transe ; et il achète de façon compulsive, se promettant d'en écrire quelques-unes le soir dans sa chambre d'hôtel mais, chaque fois, remettant la corvée. À chacun de ses voyages, c'est pareil. Il rentre chez lui avec plus de cent cartes, n'ayant pu en écrire aucune, en poster moins encore. Il regarde le tas informe. Il lui faudra en choisir onze, onze seulement, il ne connaît que onze personnes à qui les cartes pourraient faire plaisir. Il en prend une, s'imaginant toujours à l'étranger, dix jours plus tôt. Il sait bien que l'oblitération de la poste le trahira, que chacun saura qu'il a écrit ces cartes-ci de son petit village, mais il n'y peut rien. Il essaie de se remettre dans cet état d'extase qu'il ressentait devant la cathédrale de Vézelay, de retrouver la paix de Vaison-la-Romaine ; et, chaque fois, il sent que chaque mot écrit trop tard lui vole la perfection du souvenir. Le simple fait d'écrire de chez lui les cartes qu'il aurait déjà dû envoyer lui sape toute énergie, signant ainsi l'exacte fin de son bonheur.

11. De Pomponnette à Poucinet

— Tu n’imagines pas ! Je suis de plus en plus bobonne et un peu gaga, je pense. Depuis la naissance du petit, je n’arrête pas une minute. Une vraie soie. Ça lui fait maintenant trois mois, trois semaines et deux jours, sans compter les quelques heures de plus depuis ce matin. Tu n’imagines pas comment il est intelligent ! Il a reçu sa première carte postale, ce matin même. Je lui ai lu chaque mot. Je te jure. Je deviens complètement avalée. Tu me trouves folle ? Je te jure, il comprenait. Je te le jure. Il faut développer leur intelligence, qu’on dit. Donc, il n’est jamais trop tôt. Tu ne lui fais pas la lecture à ton « édredon » ? Mais oui, c’est joli comme surnom, tu ne trouves pas ? Écoute. Je te la lis, la carte, tu verras bien. C’est charmant. C’est la petite d’Henriette qui la lui a envoyée. Mais oui, je te dis, Pomponnette elle-même, en personne. Signée et tout. Elle ? Elle a cinq mois et quelque... Je te jure, une vraie carte postale, avec un timbre, et tout. Un canard jaune. Je te jure. Je l’ai accrochée au fil de son mobile. Il regarde le mignon canard tout le temps. On dirait qu’il veut que je la lui lise. Je te jure. Écoute, je te la lis... Laisse-moi le temps de la prendre. Allons, ne sois pas si excitée ! Tiens, écoute-moi ça si ce n’est pas gentil : « À Poucinet ». Si ! C’est écrit ! « À Poucinet » ! Ça lui fera un beau souvenir plus tard. Écoute, je te lis, tu tends l’oreille : « Gua-gua-gue-gua-gui-gue-chu-gue. » Arrête de rire, voyons, laisse-moi finir. Tu vas voir. « Ka-gue-gua-gua » ! Non ! Tu penses ! J’en ai des frissons ! Je te jure. Il lui répondait pendant que je la lui lisais. Mais oui. Écoute. Il faut que je te laisse. C’est l’heure de lui faire faire un tour de traîneau. Je t’embrasse. (Ah ! La jalouse ! Il ne faut jamais que les autres enfants en aient plus que le sien. On sait bien. N’empêche. Mon Poucinet, c’est lui le plus intelligent.) — Poucinet ! Maman va t’amener dehors. Ça va te refroidir les sens.

12. Le cœur au feu

« J'ai mis ton cœur au feu. » Voilà ce qui était écrit sur la carte qu'elle m'a envoyée ce matin. Une espèce de madone mystico-bleue volante, et tout ! D'une ironie à faire pleurer. Comme si j'avais le courage qu'elle m'envoie ce message cynique. J'ai beau retourner la carte en tous sens, je n'y comprends rien... D'autant plus qu'elle sait bien que je ne crois pas du tout à ces foutaises de bondieuseries. Mais voilà qu'il lui a fallu me titiller un peu du côté de la foi, de la pensée magique, je suppose. À moins qu'elle ne me signifie qu'elle me voue aux gémonies, qu'elle brûle notre amour céleste — ce qui expliquerait le ridicule de la Vierge flottante, mais bon. Elle n'est pas partie brouillée que je sache, elle n'a aucune raison de me rejeter de la sorte en m'annonçant qu'elle a brûlé symboliquement notre amour. Non, je deviens pathétique. Sitôt que je ne comprends pas quelque chose, me voilà en train de faire une scène, d'imaginer le pire. Il doit bien y avoir une explication à ces mots « cœur » et « feu » ! Telle que je la connais, il doit y avoir là une énigme, quelque cabalistique sens crypté. Mais voilà. La beauté d'une femme qui lévite, ça ne me dit pas grand-chose, et le cœur étincelant de flammes jaunes qui irradie dans sa poitrine ouverte, le regard qu'elle a en fixant le ciel bleu, l'extase de son air défait de béatitude dans sa lévitation miraculeuse, rien de tout cela ne résout pour moi l'amphigourique petite phrase qu'elle a écrite derrière la maudite image stupide. Je veux bien qu'elle ait fait un crochet par Fatima, alors qu'elle s'apprête à parcourir le chemin de Compostelle. Mais de là à m'associer à cette mascarade, il y a tout de même des réserves qu'il faut conserver ! Je ne peux tout de même pas exposer cette chose sur mon mur. Dans le tiroir, le cœur en flammes, voilà.

13. Le crématoire des membres de cire

J'ai enfin eu l'explication de la Vierge flottante que j'ai reçue hier. C'est qu'elle m'avait envoyé deux cartes, la seconde m'étant parvenue la première, je pouvais bien n'y rien comprendre. Mais malgré cela, je saisis mal qu'elle ait pu consentir à se laisser happer par une niaiserie pareille et que pareille horreur puisse exister. À sa plus grande stupéfaction, elle a découvert à Fatima une boutique d'organes en cire que les pèlerins achètent à haut prix : des jambes coupées, des foies, des bébés aussi, des poumons et des cœurs (évidemment !) que chacun peut jeter dans un grand brûloir rempli de flammes. Des chandelles sans mèche en somme qu'on brûle tout d'une pièce pour obtenir la guérison du malade aimé. Le malade aimé, en l'occurrence, c'est moi ; et le cœur aimé et brûlé, c'est symboliquement le mien pour me permettre de passer à travers mes épreuves. J'ai failli m'étouffer juste à penser qu'elle a été assez folle pour avoir lancé dans les flammes un cœur de cire pour obtenir plus radicalement ma guérison. La fumée qui s'échappe du crématoire est dense et noire, polluante, et les cancéreux s'y attroupent pour y jeter des bouts sculptés qui ramollissent en sifflant, en se déformant, comme s'ils assistaient à leur propre crémation anticipée. Elle a découvert une carte représentant un unijambiste à genou, appuyé sur sa canne, qui implore la délicieuse intercession de la Vierge pour que lui repousse un membre au bout de son moignon. Je crois qu'il écrase une larme sur sa joue, à moins que ce ne soit quelque scorie retombée du four à cire molle. Une Vierge et un estropié ! Voilà ce à quoi j'ai eu droit cette semaine, en plus des prières et lamentations. Si je ne la connaissais pas, j'aurais pu croire à de l'ironie, mais hélas ! elle a l'âme amputée aussi de quelques brins d'intelligence, je pense. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire de ces deux images abominables ?

14. *Poison* de chez Dior

Ça puait déjà quand il a ouvert la porte du bureau de poste. Une odeur de *Poison* de chez Dior. La pire abomination ! Peut-être que la destinatrice s'était imaginé que la fragrance ne résisterait pas aux trimballements des sacs, aux transferts d'une succursale à l'autre. C'est sadique de lui envoyer cela, alors que ses allergies sont telles, ces temps-ci, que le moindre remuement d'air le trouble infiniment. Même s'il faut n'exagérer en rien. À travers la petite porte du casier émanait ce remugle vaguement gluant. Sans doute qu'un gant gélatineux allait lui saisir le poignet, amener sa main à ses narines, provoquer des étourdissements, un évanouissement, la mort peut-être. Il n'osait s'approcher, mais il le fallait. Il ne pouvait imaginer laisser la chose plus longtemps entre les parois métalliques, permettre que ça s'incruste. Il avise alors dans la corbeille un publi-sac de plastique. Il s'en empare tel un gant, y met sa main, la recouvre de près, s'empare de la clé, la tourne... et prend une grande respiration... longue et profonde... Puis, rapidement, il ouvre. Ah ! Par malheur, le casier est plein, ce matin ! Il tente de tirer d'un coup le tas, le motton... Et puis, il s'étouffe, se plie en deux, met le nez presque dans l'ouverture, aspire, tousse, tousse, et pleure des larmes d'ennui sur la tristesse de ses jours d'allergie chronique. Et à travers tous ses gestes désordonnés, réussit à extirper les publicités, comptes et autres inutilités, jusqu'à ce que, au bout de ses doigts, il la tienne, la voie, la carte postale odoriférante, mais à peine tellement les yeux lui piquent. Et dans un geste dramatique, il lance la chose dans la poubelle, ouvre la porte, sort, va respirer un bon coup, court, tellement bouleversée est son âme fragile. De retour chez lui, il prend de la cortisone, se donne un bain de narines à l'eau de mer, et s'aperçoit, stupéfait, qu'il a jeté la carte. Il ne sait même pas de quelle amie, actuellement en voyage, elle lui provenait.